

## CULTURE/

# Au Festival d'Avignon, la conférence règne

**Trois créations présentées au «off» jouent d'ironie et de malice avec un public pris à partie et acteur à part entière de la performance.**

Le public est bon, affable, il aime qu'on s'occupe de lui, il rit d'être pris pour un enfant, le rendez-vous est donné devant les salles du théâtre du 11 parce qu'il pourrait se perdre en allant au lycée Mistral à Avignon pourtant à deux pas. On le lui promet, la marche ne sera pas longue, et on lui demande d'enfiler, comme lors d'une sortie d'un centre aéré, un collier jaune fluo du plus bel effet, le spectacle a déjà commencé, il ne faudrait pas que l'animatrice égare l'un des spectateurs, elle joue à rappeler ses rangs à l'ordre. Restez sur le trottoir, attention aux voitures! Le public est plutôt âgé, mais ni la petite marche sous la canicule ni de retomber en enfance, ne le met de mauvaise humeur. Il s'installe avec une certaine joie dans une salle de classe pour recevoir un vrai-faux cours d'allemand.

Les journalistes – il nous arrive de parler de nous au pluriel et au masculin – sont méchants, bottent en touche, ne chantent pas quand on leur demande de chanter, ne livrent aucune réponse quand la fausse prof leur pose une question, on n'entend pas le son de leur voix, ils ont gardé une âme d'ado. On vérifie encore une fois cette rengaine en sortant du show pourtant bluffant dans son genre, porté par Laura Gambarini, dans la sélection suisse, *The Game of Nibelungen*.

Elle écrit son nom au tableau comme une vraie prof, elle ne nous parlera qu'en allemand, c'est comme ça qu'on apprend une langue, elle distribue des bons points, et sait génialement manier plusieurs actions et évidemment très vite le cours s'affole tandis qu'elle mène des combats d'équerre et d'éponge qu'elle transforme en personnages, fait vomir une gourde de compote, explose une boîte de trombones, gesticule, monte sur la table, mène des batailles épiques qui mettent en charpie l'espace. A la fin, si tout se passe bien, la barrière de la langue a été franchie, le conte médiéval des Nibelungen, «épopée de théâtre d'objet ensanglanté en allemand gesticulé» n'a plus de secret pour nous, et chaque spectateur est libre de quitter le lycée avec un genre de médaille en chocolat, un faux certificat d'allemand. Tout va bien? Pas complètement. Une petite chose nous chagrine dans ce produit dérivé, souvenir du spectacle: son manque d'écart un brin paresseux vis-à-vis du règne de la récompense.

**Fausse primaire.** Depuis une vingtaine d'années, le «off» est traversé de fausses conférences. Pour des raisons économiques, certes: peu d'acteurs, peu de décors engendrent de moindres coûts. Mais également parce que ce format autorise plus facilement d'interroger l'accueil et la place du public qu'une grande



Laura Gambarini dans *The Game of Nibelungen*. PHOTO VINCENT GUIGNET



Amine Adjina, Mété Navajo et Gustave Akakpo. PHOTO GERALDINE ARESTEANU



A ne pas rater avec Nicolas Heredia et Sophie Lequenne. PHOTO MARIE CLAUZADE

consiste en une fausse primaire où les acteurs mettent à nu un parcours – vraisemblablement le leur. Le public est invité à voter pour le candidat qui lui semble le mieux incarner la diversité. Pour qu'il y ait théâtre et non penum, il aurait sans doute fallu que les trois protagonistes puissent faire un pas de côté, dérailler au sens propre...

**Funambule.** A l'inverse, toujours dans le off, à la Manufacture, la compagnie la Vaste Entreprise parvient avec presque rien, d'une manière quasi brookienne, à ce qu'un spectacle advienne sur l'habitude commune de compresser ses journées. Deux protagonistes, donc, Nicolas Heredia et Sophie Lequenne, nous entretiennent sur le nombre incalculable de choses dont on est en train de se priver en restant de notre plein gré enfermés durant une petite heure vingt avec eux. Assis sur une chaise, les jambes croisées, ils commencent par susciter une légère angoisse. Vraiment, il y aura une pièce avec ça? Ça: deux petits écrans numériques, en hauteur, comme il y en a dans les lieux d'attente, où défilent de manière éparse les événements factuels plus ou moins incongrus qui nous passent sous le nez, une super fiesta à Honolulu, par exemple. Le plateau est un genre d'atelier où la bande du temps restant est mesurée artisanalement par des panneaux en bois qu'un «charpentier» vient découper à grands bruits. Diction plutôt lente et dubitative, Sophie Lequenne incarne la perplexe, c'est elle qui porte les doutes et les remords qui pourraient nous ravager. N'est-on pas en train de rater *Roméo et Juliette*, par exemple, qui se joue fatalement dans plusieurs théâtres à la même heure? A-t-on été influencé par le titre. *A ne pas rater*, pour préférer ce spectacle à Shakespeare, ou un voyage à Venise à 650 kilomètres de là? se questionne Nicolas Heredia – qui ne cesse de saturer ses propos d'informations. Combien d'entre nous sont à présent endormis? Sans doute, statistiquement, nous apprend-il, trois ou quatre. «Tu crois qu'il faut qu'on attende qu'ils se réveillent avant le premier événement?» questionne l'actrice. Rien de potiche, cependant dans l'esprit. *A ne pas rater* – qui ne se raconte pas – n'est pas uniquement une expérience méta sur la représentation. L'étrange est qu'on hallucine tout ce qu'on rate grâce aux acteurs, mais qu'ils nous font vivre. Ça tient sur un fil et on se fait funambule. Là encore, on repartira avec un ou des goodies. Dont un «Riche programme d'activités annulées». Tout ce qu'il nous faut, donc.

ANNE DIATKINE

**THE GAME OF NIBELUNGEN**  
de LAURA GAMBARINI jusqu'au 25 juillet.  
**LA DIVERSITÉ EST-ELLE UNE VARIABLE D'AJUSTEMENT...**  
d'AMINE ADJINA, GUSTAVE AKAKPO  
et MÉTÉ NAVAJO jusqu'au 29 juillet.  
**A NE PAS RATER**  
de NICOLAS HEREDIA jusqu'au 26 juillet.

jauge. Lorsque l'esprit de sérieux prend le pas et que la distance manque, le risque de cette forme est évidemment qu'on ne distingue plus la copie ludique de la conférence pénible dont elle propose une parodie. Toujours dans les salles du 11, Amine Adjina, Gustave Akakpo, et Mété Navajo, qui se demandent si «la diversité est une variable d'ajustement pour un nouveau langage théâtral non généré, multiple et unitaire», fournissent un exemple d'une telle dérive. L'ironie du titre n'échappe pas à notre sagacité, mais largement à la représentation qui